

Le seize septembre deux mille un, mon père, franchissant les grilles de l'hôpital où un diagnostic de cancer, pronostic deux ans, venait de lui être posé, me dit : « Aujourd'hui ton grand-père aurait eu cent ans et ta grand-mère est morte depuis cinquante ans », tous deux emportés aussi par un cancer, gorge pour le premier, généralisé pour la seconde (où avait-il bien pu commencer je n'en sais rien), pour mon père ça finirait généralisé aussi (et je ne me rappelle plus où ça avait commencé), le seize septembre deux mille un, donc, nous étions là sur ce trottoir, il faisait une chaleur de bête et nous dressions de conserve la cartographie en araignée de cette pathologie qui nous prenait filialement en tenailles puisque cinq ans avant j'avais eu moi aussi droit à la chose, dans le sang, plus abstrait, un rien plus chic ou moins trivial, comme on voudra, et qu'il me restait quinze ans avant d'avoir droit au second, le foie cette fois, plus mythologique que chic, prométhéen, enchaîné à l'œil d'aigle, absurde, agissant. Si je me fie à cette chronologie familiale pathologique, à ses intervalles désordonnés, ses sautes d'humeur et ses fausses logiques apparentes, je devrais aller mon train une petite vingtaine d'années encore, considérant qu'on meurt chez nous, côté masculin, entre soixante-quinze et quatre-vingts ans, ou beaucoup

moins, considérant que de père en fils on meurt tous les vingt ans environ, raisonnement qui me laisserait donc sept ou huit ans. Les chronologies, on le sait, sont des fictions, il faut s'y fier sans s'y fier, mais de quelque côté que je le prenne, le vol de l'aigle à l'aplomb de mes yeux quand je suis étendu dit sans ambages le rebours du décompte.

Le monde depuis deux mille un a singulièrement changé, mais la brutalité qu'il met en œuvre pour se rappeler à notre bon souvenir, frapper à nos portes ou nous fendre les os ne varie guère. Le diagnostic de mon père lui a été livré cinq jours après l'attentat du World Trade Center, le mien trois jours après qu'une brochette de sept marioles a laissé cent trente-sept cadavres sur le sol de Paris, dont les leurs, le treize novembre deux mille quinze. Et j'entame ce travail à quelques jours du déclenchement, en octobre seize, de la bataille de Mossoul par l'armée irakienne, le gouvernement régional du Kurdistan et une poignée de milices chiites, sunnites et chrétiennes (bel exemple d'œcuménisme) contre les hommes de Daech aux commandes de la ville depuis juin quatorze.

Car nous sommes dans un temps d'attentats, de violence, de respirations courtes, d'hébétudes transitoires, de confusions profuses, un temps de crépuscule, car nous sommes dans des villes hantées par des fantômes, hantées par des mendiants, et quand les uns nous parlent nous entendons

les autres, nous tendons des aumônes, nous ramassons des balles, nous allons et venons, traînant des corps lassés, la question de la mort nous cerne en maints endroits et nous ne savons trop où poser nos fardeaux.

*

Ces gars-là, les marioles, sont des fantômes, dit-on, des fantômes déjà morts, avantage décisif. Leur mort, effective à nos yeux, est venue les saisir à l'heure où ils portaient la main à leur ceinture, d'un geste machinal, d'un geste de fantôme mort depuis quelques heures, quelques jours, quelques mois ; ils se savaient tous morts, nous les pensions vivants. Quand ils étaient vivants à leurs yeux, aux nôtres ils présentaient des allures de fantômes, nous ne les voyions pas. Pourtant déjà tendus, et souples, souvent splendides, à leurs ceintures déjà ils portaient leurs doigts fins, en ajustaient la boucle, et parfois effleuraient, s'attardaient un peu sous la ceinture, comme s'ils voulaient sortir ce qui était caché pour que le monde sache ce qu'ils étaient vraiment, mais la ceinture tenait lieu de rempart solide à cette tentation invouable et si douce. Et nous ne voyions pas. Quand à leurs propres yeux ils se sont faits fantômes, soudain nous avons vu, compris que ces ceintures enserraient notre mort, et dans le feu brutal de leur déflagration nous avons vu aussi se lever nos squelettes et qu'en la destruction nous serions soudain frères. Tout cela nous troubla.

L'aigle planant sur moi je ne le voyais pas, à peine si j'entendais un faible cri d'oiseau au-dessus de ma tête, mais je savais déjà mon corps ouvert et pâle depuis janvier d'avant, celui de deux mille quinze, ouvert de part en part et traversé d'élans, de peines et de colères, traversé par les foules que nous avons formées au long de ce mois-là, janvier de deux mille quinze, et traversé aussi de corps assassinés comme de corps assassins. Et cela me troublait, je n'avais pas souvenir d'avoir été ainsi requis par de l'histoire autrement qu'en pensée, dans la poignée de temps qui m'était impartie je n'avais rien trouvé de semblable avant ça.

Et pour cause: depuis l'immédiat après-guerre, nous baignons dans l'espèce de douce quiétude générée par la reprise des affaires, la montée des plaisirs, l'éclosion des idées et des innovations, les fulgurances des progrès en tous genres, nous sommes béats. Même si nombre d'entre nous pensèrent assez vite que cette béatitude cachait bien des remugles, qu'il fallait aérer, déplacer, déconstruire, remplacer, rien de tout ça n'advint, les hauts lieux y veillèrent, c'est nous qu'ils aérèrent, déplacèrent, remplacèrent, et tout rentra dans l'ordre. Un ordre plus cynique, obscène et dispendieux que l'ordre précédent, mais tout rentra dans l'ordre, nous compris. Jusqu'au début de quinze où deux marioles, parisiens comme vous et moi, en buttèrent douze autres, d'un genre radicalement différent, en plein cœur de

Paris. Fermez donc le ban de l'après-guerre, balancez les vieilles lunes, en un mot réveillez-vous!

Ça nous pendait au nez. L'année quinze s'est ouverte sur des assassinats, fermée sur des tueries – une année raccourcie, historiquement. Pour moi elle s'est ouverte sur une petite ombre à surveiller sur une échographie, novembre quatorze, fermée sur l'ablation d'un carcinome hépatocellulaire, janvier seize – une année allongée. Mais c'est la même, tout ce qui s'y concentre vient de loin, de très loin, et la conclusion qu'on peut tirer des conditions qu'elle nous a faites, c'est qu'il est trop tard pour tout.

Car nous sommes dans un temps où les vents soulevés charrient de la poussière des confins du désert, car nous sommes dans des villes où nos pas hésitants arpentent nos faillites, détaillent nos abandons, où nos regards brouillés par le sable d'Afrique semé par les grands vents ne discernent plus rien du chemin à tracer, des directions à prendre, car nous sommes en passe de devenir fantômes, frères de déréliction de ceux à qui hier nous tendions des aumônes, fantômes vivants pourtant, tributaires de nos tripes, de nos muscles, de nos désirs éteints, nos regrets murmurés, suspendus aux rumeurs nous n'avons plus de lieux où poser nos fardeaux.